



n°20, décembre 2009

Jean-Louis Triaud

CEMAf – CNRS – Université de Provence

D'un maître à l'autre : l'histoire d'un transfert
Amadou Hampaté Bâ entre Tierno Bokar et Theodore Monod
(1938-1954)*

Amadou Hampaté Bâ, formé à l'école française et qui, à l'âge adulte, n'est resté que six mois d'affilée, à l'occasion d'un congé, auprès de son oncle Tierno Bokar¹ – celui qu'il désignera désormais comme son maître –, n'a pas suivi le cursus habituel des études islamiques². Il ne devint donc jamais lui-même un *tierno* et il resta, à cet égard, un « amateur », voire un autodidacte, en ces domaines. Il se constitua au fil du temps un capital religieux fait d'emprunts divers qui revêtirent, par certains aspects, les formes d'un « bricolage » intellectuel – sans que ce terme, aujourd'hui d'usage courant en sociologie des religions, doive ici être pris dans un sens péjoratif. Notre hypothèse est que, dans la constitution de ce capital religieux, il eut un second initiateur en la personne de Théodore Monod.

* Cet article est issu d'une communication présentée à la rencontre internationale organisée par Ralph Austen et Benjamin Soares sur le thème « Reconsidering the œuvre of Amadou Ampâté Bâ » à Leiden (African Studies Centre, 17-18 septembre 2007). Nous voulons exprimer une reconnaissance particulière à Louis Brenner, qui nous a donné accès à la correspondance adressée par Amadou Hampaté Bâ à Théodore Monod dans les meilleures conditions possibles (été 2007). Une présentation de ce fonds et une première exploitation extensive de cette correspondance figurent dans Louis Brenner, « Amadou Hampaté Bâ, Tijâni francophone », in J.-L. Triaud et D. Robinson (dir.), *La Tijâniyya. Une confrérie musulmane à la conquête de l'Afrique*, Paris, Karthala, 2000, pp. 289-326.

¹ Nous avons choisi de retenir l'orthographe adoptée par Amadou Hampaté Bâ pour la biographie de son maître (Paris, Présence africaine, 1957, et Paris, Editions du Seuil, 1980) : « Tierno Bokar ». Une autre orthographe est en usage : « Cerno Bokar » (cf. L. Brenner, *West African Sufi. The Religious Heritage and Spiritual Search of Cerno Bokar Saalif Taal*, Londres, Hurst, 1984), qui correspond à d'autres conventions de transcription.

² Voir B. Sanankoua, « Amadou Hampaté Bâ (v. 1900-1991) », in D. Robinson et J.-L. Triaud (ed.), *Le Temps des marabouts. Stratégies et itinéraires islamiques en Afrique occidentale (v. 1880-1960)*, Paris, Karthala, 1997, pp. 396-411, et M. Devey, *Hampaté Bâ : l'homme de la tradition*, Dakar, Nouvelles éditions africaines/LivreSud, coll. « Grandes figures africaines », 1993.

L'objectif de cette contribution est d'essayer de reconnaître ce que la pensée et l'œuvre d'Amadou Hampaté Bâ doivent à Théodore Monod. Cela fait déjà longtemps que la proximité entre ces deux figures, dans la formulation de leurs idées religieuses, avait retenu notre attention. De là à voir en Monod un maître d'Hampaté Bâ, il n'y avait qu'un pas à franchir. Nous pensons que Théodore Monod fut, pendant les années 1940 et le début des années 1950, adopté comme un second maître par Amadou Hampaté Bâ³ et que le Français suppléa pour lui, dans une certaine mesure, à un moment crucial de sa vie, à l'absence de son oncle et maître révéré, Tierno Bokar Salif Tall, décédé en 1940 – peu avant, précisément, qu'Hampaté Bâ n'eût sa première rencontre avec Monod. La relation qui s'établit ainsi fut assurément complexe et dissymétrique : le discours de Monod devint, pour Hampaté Bâ, un modèle « littéraire », que ce dernier s'empessa, dans ses lettres, de copier jusqu'à en paraître obséquieux, et c'est ce mimétisme du langage qui nous frappe le plus dans la lecture de cette correspondance. Les lettres d'Hampaté Bâ à Monod ne doivent pas, en effet, toujours être lues au premier degré et prises pour argent comptant. Plus important est ce que nous appelons ici un mimétisme – sur les mécanismes et les raisons duquel nous reviendrons – dans le discours d'Hampaté Bâ à l'école de Monod.

Le mimétisme est un procédé usuel d'apprentissage d'un disciple auprès d'un maître, notamment à ses débuts. Le fait que le disciple parle comme le maître témoigne donc bien de la qualité magistrale de celui qui instruit. Le mimétisme peut aussi impliquer une sorte de clivage entre l'acquisition d'une forme extérieure et l'adoption pleine et entière d'un contenu. En ce sens, mimétisme ne signifie pas nécessairement adhésion. Ces distinctions nous semblent utiles pour saisir ce qui s'est noué entre Monod et Hampaté Bâ.

Pour mieux comprendre les interactions entre ces deux figures notoires, il convient d'abord de remonter à Monod.

³ Un chercheur polonais, Stanislaw Grodz, a déjà emprunté cette voie, à partir des mêmes sources et d'une bibliographie fournie, à la recherche des origines du discours œcuménique d'Hampaté Bâ. Grodz parle de Monod comme d'un « *spiritual master* » adopté par Amadou Hampaté Bâ au milieu de sa vie. Nous avons pris connaissance de ce texte après la rédaction du présent article. Bien que les objectifs soient différents, nous noterons ici la convergence du propos sur ce point. Grodz remarque, à juste titre, que, si Hampaté Bâ adopta Monod comme un maître, Monod lui-même ne se considérait certainement pas comme tel. Voir S. Grodz, « Towards universal reconciliation : the early development of Amadou Hampaté Bâ's ecumenical ideas », *Islam et Christian-Muslim Relations*, 13 (3), juillet 2002, pp. 281-302. Pour notre part, nous voudrions insister davantage sur ce que nous appelons le mimétisme dans le discours d'Amadou Hampaté Bâ à l'école de Monod : en d'autres termes, Amadou Hampaté Bâ parle à Monod le langage de Monod, et c'est ce phénomène-là qui retiendra notre attention.

La tribu des Monod

Notoire, la personnalité de Théodore Monod l'est assurément, mais nous ne parlerons pas ici de la carrière scientifique et littéraire qui l'a rendue célèbre. Théodore Monod était aussi, et peut-être d'abord, un « homme de religion », ce que l'on ignore souvent. La rencontre entre Monod et Hampaté Bâ ne peut donc être complètement comprise si l'on ne prend pas en compte cette dimension particulière de l'interlocuteur français. Une grande famille et un engagement religieux fort, tels ont été les premiers marqueurs sociaux et culturels de cet homme issu d'une famille influente de la bourgeoisie protestante française, ce qu'il est convenu d'appeler la Haute Société protestante (HSP)⁴.

La saga des Monod a commencé au pays de Gex, en Suisse. On retrouve des Monod, notables bourgeois, à Vuillerens en pays de Vaud, à Morges (en 1660), puis à Genève (en 1703). Jean, l'ancêtre de la lignée contemporaine, se maria à Copenhague en 1793 ; il devint pasteur de l'Eglise française de cette ville, puis de l'Eglise réformée de Paris à partir de 1807 ; il sera le père de quatre fils pasteurs et l'ancêtre de quatorze autres portant le patronyme. « La souche, qui compte aujourd'hui plus de trois mille personnes, tient des réunions de famille depuis 1855 connues sous le nom de "Tout Monod"⁵. » Gabrielle Cadier-Rey, elle-même historienne⁶, raconte en ces termes une réunion de ce « Tout Monod », de cette tribu à laquelle elle est, elle aussi, apparentée :

« Le 4 avril 1993, les descendants de Jean Monod et de Philippine de Coninck célèbrent le bicentenaire de ce mariage fondateur. De cette union sont nés "les douze", dont dix ont eu une nombreuse postérité qu'on estime aujourd'hui à trois mille personnes de par le monde. Lors de cette célébration, un culte a lieu à l'Oratoire où Jean Monod fut pasteur ainsi que plusieurs de ses descendants. Théodore y prononce une allocution. S'interrogeant sur la raison pour laquelle "ce privilège" lui est échu, il se demande si c'est parce qu'il est plus Monod que les autres : "ne serait-ce pas parce que je représente, à la suite de deux mariages consanguins successifs, celui de mon père [Wilfred] et celui de son père, le pasteur Théodore Monod, une hérédité familiale particulièrement 'concentrée' et comme 'recuite' : il y a parmi mes quatre arrière-grands-pères trois frères, fils de Jean Monod, Frédéric, Adolphe et Gustave⁷.

⁴ Il a fait ses études secondaires à l'École alsacienne, établissement parisien protestant réputé où la bourgeoisie protestante, entre autres, mettait volontiers ses enfants.

⁵ Ces informations proviennent de *Correspondance unitarienne*, juin 2006, n° 56.

⁶ Maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Paris-IV et spécialiste de l'histoire du protestantisme français.

⁷ Frédéric Jean Noël Gérard Monod (1794-1863), pasteur, et Adolphe Louis Frédéric Monod (1802-1856), pasteur. Le premier nommé est le grand-père de William Frédéric Monod, dit Wilfred Monod (1867-1943), pasteur, et père de Théodore. Le second, Adolphe Louis Frédéric Monod (1802-1856), pasteur, est le grand-père d'Eugénie Dorina

[...] C'est encore dans son allocution du 4 avril 1993 que Théodore lance, à propos des ancêtres Monod, l'expression de "tribu maraboutique" [...]. "Nous avons été pleinement [...] plus qu'une famille, une tribu et, plus spécialement, ce que la hiérarchie des nomades sahariens appelle une tribu maraboutique, consacrée par conséquent aux choses de l'esprit, à la connaissance et à la religion⁸." Effectivement, ce qui frappe quand on considère l'éducation que recevaient les "petits Monod", garçons et filles, c'est l'immensité de la culture acquise. Le latin, le grec pour tous, l'hébreu pour beaucoup⁹. »

Cette famille maraboutique, coutumière des mariages entre cousins, est donc aussi une tribu de pasteurs ou, « à défaut », de médecins, chirurgiens, administrateurs de sociétés, etc. Il suffit de consulter l'arbre généalogique de la famille pour retrouver ces différentes caractéristiques¹⁰.

Cette famille emblématique prend aussi place dans l'histoire de la République. Elle fut dénoncée par le pamphlétaire et théoricien royaliste, alors influent, Charles Maurras comme un corps étranger à la nation dans un article intitulé : « Les Monod peints par eux-mêmes : histoire naturelle et politique d'une famille protestante », pamphlet peu reluisant publié par le journal royaliste et nationaliste *L'Action française* en 1899-1900, et réimprimé dans les années 1930, dans un ouvrage récapitulatif de la pensée maurrassienne¹¹.

La mort de Gabriel Monod (1844-1912)¹², ancien élève de l'École normale supérieure, fondateur de la prestigieuse *Revue historique* (1876), l'une des figures protestantes de l'enseignement républicain, défenseur du capitaine Dreyfus et professeur au Collège de France,

Augustine Monod (1868-1962), épouse de Wilfred, son cousin, et mère de Théodore. Quant au troisième, Frédéric Clément Constantin *Gustave* (1803-1890), chirurgien, il est le père de Gertrude Monod (1846-1878), elle-même épouse de Théodore Monod (1836-1921), pasteur, fils d'Adolphe Louis Frédéric, déjà cité, et grand-père paternel de « notre » Théodore Monod.

⁸ Voir W. Monod, *Après la journée. Souvenirs et visions, 1867-1937*, Paris, Grasset, 1938, p. 50.

⁹ G. Cadier-Rey, « Théodore parmi les Monod : une hérédité familiale recuite », *Autres Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique*, revue trimestrielle du christianisme social, été 2000, n° 70. On pourra aussi consulter utilement N. Vray, *Monsieur Monod : scientifique, voyageur et protestant*, biographie, Arles, Actes Sud, 1994, suivi de *Théodore Monod. Une vie spirituelle*, Arles, Actes Sud, 2004.

¹⁰ L'arbre généalogique des Monod est affiché sur le site Wikipedia :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Descendance_de_Jean_Monod_\(1765-1836\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Descendance_de_Jean_Monod_(1765-1836)) (25 juillet 2007)

et sur le site <http://mapage.noos.fr/genealogie-monod/www/mono0031.html> (25 juillet 2007).

D'autres descendants ont occupé une place signalée dans la société française. Ainsi, Alexandre Henri Monod (1795-1869), autre fils de Jean, et négociant de son état, est l'arrière-grand-père de Jacques Lucien Monod (1910-1976), biologiste et chimiste de renom, Prix Nobel de médecine (1965), et Adolphe, fils de Jean déjà nommé, est l'arrière-grand-père de Jérôme Monod (né en 1930), administrateur de sociétés, homme politique, et de Jean-Luc Godard (né en 1930), le réalisateur de cinéma bien connu.

¹¹ C. Maurras, *Au signe de Flore : souvenirs de vie politique. L'affaire Dreyfus, la fondation de l'Action française, 1898-1900*, Paris, Les Œuvres représentatives, 1931, pp. 155-246, réédité par les éditions Grasset en 1974. Le titre *Au signe de Flore* vient de ce que les fondateurs de l'Action française se réunissaient au premier étage du Café de Flore, à Saint-Germain-des-Prés. On sait qu'après la Seconde Guerre mondiale le public du café de Flore avait heureusement changé !

¹² Gabriel Monod était un petit-fils de l'ancêtre Jean, par un fils de ce dernier, *Edouard Auguste Monod* (Copenhague, 1798-Le Havre, 1887).

sera encore l'occasion, pour Maurras, de dénoncer à nouveau, dans un registre analogue à celui de l'antisémitisme de l'époque, ce qu'il appelle l'« État-Monod ».

« Plus on l'étudiera, mieux on comprendra que, si Gabriel Monod fut d'instinct révolutionnaire, c'est que l'État-Monod avait toujours tiré un utile profit de nos révolutions. Son premier ancêtre connu, Jacques Monod, avait renoncé à la qualité de français sous Henri IV. Et Jean Monod, venu à Paris en 1793, puis en 1808, invoqua en 1817 la qualité de descendant (par les femmes) de huguenots exilés sous Louis XIV... Ainsi eut-il le titre et les avantages de "Français naturel". La Révolution de 1830 aida les douze fils de Jean Monod à exprimer tous les bénéfices de cette position historique, sociale et morale. Le 4 septembre, puis la Révolution dreyfusarde ont encore multiplié la force de sa position... Tel est en soi le patriotisme métèque... Si les choses n'ont pas changé depuis dix ans, l'État-Monod est loin de se fondre dans la France contemporaine. Raison de plus pour le concevoir à sa place réelle et dans son être vrai. Il est de notre devoir de nous défendre contre les empiétements de cette influence métèque¹³. »

Autre élément fort de cette identité, Théodore Monod occupe également, comme son père Wilfred (1867-1943), pasteur de renom, professeur de théologie à la Faculté de théologie protestante de Paris et titulaire du temple de l'Oratoire du Louvre¹⁴, une place particulière dans le champ religieux. A la suite de son père, dont il fut un proche et fidèle disciple, il appartient à cette tendance libérale, humaniste, rationaliste et antidogmatique du protestantisme, fortement influencée par l'exégèse historico-critique allemande du XIX^e siècle, et pour qui la doctrine n'est pas une vérité révélée par Dieu mais la formulation faite par des hommes de la conscience qu'ils ont de Dieu. Ce courant, notamment en Allemagne et en France, croisa le fer pendant plusieurs décennies avec les orthodoxes et les conservateurs, jusqu'à ce que la théologie de Karl Barth, devenue dominante dans les années 1950, restaure une nouvelle orthodoxie, plaçant « la Parole de Dieu dans la Bible » au centre de la foi, et contribuant à renvoyer le libéralisme protestant à une position de plus en plus minoritaire.

Comme Wilfred et les protestants libéraux, Théodore Monod croyait en la convergence de toutes les traditions religieuses. Il fut œcuménique bien avant l'heure et même, plus que cela, il considérait que toutes les traditions religieuses concouraient au même but¹⁵. C'est sur

¹³ C. Maurras, « En guise d'oraison funèbre de Gabriel Monod », *L'Action française*, 13 avril 1912.

¹⁴ Ce point de ralliement important d'une partie de la HSP, de la famille Monod et du protestantisme libéral se trouve 145, rue Saint-Honoré, 75001 Paris. Napoléon a accordé le 23 février 1811 la disposition de l'Oratoire du Louvre, église de l'ancien couvent des Pères de l'Oratoire, au consistoire réformé. Ce bâtiment est représentatif du type des églises catholiques construites à Paris au XVII^e siècle.

¹⁵ Sur ce refus de l'exclusivisme religieux par les libéraux, on peut lire une affirmation récente : « Je ne croirai jamais en un Dieu qui ne serait présent que pour les seuls chrétiens ; je veux croire que Dieu est à l'œuvre dans toutes les cultures » (pasteur Pierre-Yves Ruff, extrait de la profession de foi de *Theolib*, revue de théologie libérale, Paris, SPLT, 2006).

l'insistance du fils que le père créa en 1923 le « tiers ordre des Veilleurs », aux connotations franciscaines évidentes, fondé sur le silence, la méditation, la piété¹⁶. Et c'est Théodore qui en écrivit le livre de prières¹⁷. Théodore Monod resta toute sa vie un protestant libéral actif, participant à plusieurs organismes de cette tendance et se revendiquant, dans la dernière partie de sa vie, d'une position unitarienne (donc antitrinitaire)¹⁸, finalement proche de la doctrine islamique sur ce point. Il reconnaissait aussi sa dette à la pensée d'un autre protestant libéral en terre d'Afrique, le docteur, musicien et théologien Albert Schweitzer (1875-1965), un moment fort célèbre (c'était l'une des figures humanitaires du temps). Théodore Monod fut un militant qui prêchait volontiers dans les temples lorsqu'on le sollicitait, notamment au temple de l'Oratoire.

« Théodore Monod était aussi attiré par les sciences naturelles et il en fit sa profession. Mais il resta écartelé entre ses deux vocations : à 24 ans, il écrit “ce qui m'empêche de me donner sans remords à mon activité professionnelle et pour laquelle je suis terriblement outillé, c'est certainement cette hérédité ecclésiastique qui empoisonne le sang du zoologiste en y mêlant le virus sacerdotal”¹⁹. »

C'est ce pasteur manqué qu'Hampaté Bâ rencontra en 1941. Cet homme de conviction imprimera sa marque dans la pensée d'Hampaté Bâ. Ils ont tous les deux le même âge – Théodore Monod est né en 1902, Hampaté Bâ entre 1900 et 1902 – et ils entreront en communication suivie.

La rencontre entre Amadou Hampaté Bâ et Théodore Monod

La présentation que fait Théodore Monod de leur rencontre est éclairante. On peut la lire dans la préface qu'Hampaté Bâ lui avait demandé de rédiger pour son *Amkoullel, l'enfant*

¹⁶ « Wilfred avait été marqué par François d'Assise et la Règle de la Fraternité [des Veilleurs] est inspirée du tiers ordre franciscain (ce qui, déjà, connote un certain œcuménisme...) avec un vocabulaire qui n'est pas fréquent dans le protestantisme : nous y trouvons les termes de prier, novice, postulant, etc. » Entretien avec le pasteur Bourguet, consultable sur le site du diocèse catholique de Marseille ([http://catholique-marseille.cef.fr/Daniel-BOURGUET-Pasteur-E-R-F-2 août 2007](http://catholique-marseille.cef.fr/Daniel-BOURGUET-Pasteur-E-R-F-2-aout-2007)). Voir aussi I. Jarry, *Théodore Monod*, Paris, Plon, 1990, rééd. Payot, 1993 (recueil d'entretiens).

¹⁷ *Livre des prières (tiers ordre des Veilleurs)*, Genève, Labor et Fides, 1937.

¹⁸ Tout en restant membre de l'Eglise réformée de France, il fut président d'honneur de l'Association unitarienne francophone de 1987 à 1996, puis de l'Assemblée fraternelle des chrétiens unitariens (AFCU) de 1996 à sa mort en 2000. On rappellera que les chrétiens unitariens se réclament notamment de la figure du médecin espagnol Michel Servet, condamné au bûcher par Calvin et le Grand Conseil de Genève, en 1553, pour son hérésie antitrinitaire.

¹⁹ A. Cendre, Chronique du jour, 21 octobre 2005, Fréquence protestante (Paris, 100.7 FM). L'auteur de la chronique ne donne pas la référence de cette déclaration.

peul²⁰, et qui devint, dans les circonstances, un hommage posthume, soixante ans après le début de leur relation. Théodore Monod rapporte cette rencontre en ces termes :

« C'est, en effet, vers 1941-1942 que nous avons fait connaissance et qu'était née entre nous la profonde amitié qui nous unissait, dans plusieurs domaines d'ailleurs : notre participation commune aux recherches concernant le passé de l'Afrique de l'Ouest et, plus encore peut-être, la certitude que nos convictions religieuses, loin de nous séparer, convergeaient dans une même direction de la façon la plus évidente et que nous gravissions l'un et l'autre, par des sentiers en apparence différents, la montagne unique au sommet de laquelle l'attend, au-dessus des nuages, la lumière surnaturelle qui doit éclairer tout homme. Nous avons souhaité, lui et moi, faire connaître à ses amis un des plus beaux textes de la littérature religieuse, célèbre sous le nom d'Hymne à la Charité et inséré par l'apôtre Paul dans une de ses lettres²¹. Nous nous rendîmes ensuite à la mosquée de Bandiagara où mon compagnon traduisit en peul à l'intention de ses amis ce passage si connu, et qui se termine ainsi : "Maintenant donc, ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance et l'amour. Mais la plus grande des trois, c'est l'amour." Les auditeurs trouvèrent ce texte très beau et m'en demandèrent l'origine. Sans entrer dans trop de détails, je pris la liberté de me contenter de la parole suivante : "L'auteur est un soufi d'entre les Banou Israël"²². »

Une amitié spirituelle était donc née

Cette amitié spirituelle a joué un rôle, qu'il s'agit maintenant d'évaluer, dans la genèse de l'œuvre à laquelle Amadou Hampaté Bâ tenait sans doute le plus : l'hommage à son oncle et maître tijani Tierno Bokar Salif Tall, « le sage de Bandiagara », un membre de la prestigieuse famille Tall (celle d'al-Hâjj 'Umar), qui avait choisi, en 1937, l'enseignement tijani particulier de cheikh Hamallah (lui-même déporté en Algérie, puis en France, à partir de 1942) et qui avait été ostracisé comme tel par le reste de la famille et de la confrérie Tijaniyya ouest-africaine, puis exposé aux vexations de l'administration coloniale²³.

²⁰ Publié aux éditions Actes Sud en 1991. *Amkoullel* paraît le 1^{er} septembre 1991, quelques mois après la mort d'Hampaté Bâ, décédé le 15 mai précédent.

²¹ On ajoutera ici les références au texte de Paul : I Corinthiens, 13, 1-8.

²² Préface à *Amkoullel, l'enfant peul*, pp. 7-8.

²³ La question hamalliste n'est pas l'objet de cette étude. Nous renvoyons le lecteur aux travaux des chercheurs. La Hamawiyya, du nom de cheikh Hamahullah, ou Hamallah, représente une ramification particulière de la confrérie Tijâniyya. Ce mouvement, connu sous le nom de hamallisme, ou Tijâniyya « onze grains », en Afrique occidentale française, fut diabolisé par l'administration coloniale, elle-même incitée par les concurrents religieux de la Tijâniyya « douze grains », dominante, réunie autour de la puissante famille d'al-Hâjj 'Umar. L'« offense » était d'autant plus grande dans le cas de Tierno Bokar Salif que ce dernier était un petit-neveu d'al-Hâjj 'Umar. Au-delà de la récitation onze ou douze fois d'une prière centrale, qui constituait le motif public de divergence, d'autres problèmes tenant aux modes de désignation de l'autorité dans la confrérie étaient en cause. Voir A. Traoré, *Cheikh Hamahoullah, homme de foi et résistant*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1983 ; C. Hamès, « Cheikh Hamallah ou qu'est-ce qu'une confrérie

En 1933, Hampaté Bâ avait profité d'un congé de six mois pour se retirer auprès de Tierno Bokar Salif Tall. Au cours de cette retraite spirituelle, il a sans doute pris des notes à partir de la parole et de l'enseignement du Maître. Quand Tierno Bokar meurt en février 1940, Hampaté Bâ veut se faire le témoin de son *tierno* persécuté. Mais l'effort d'écriture, qui a pour fonction de conserver et de faire connaître les enseignements de Tierno, avait déjà commencé du vivant du Maître.

La genèse de *Tierno Bokar, le sage de Bandiagara* : le premier document de 1938

Un premier texte, dactylographié, fut mis en circulation en 1938. C'est ce premier document, que nous ne connaissons pas directement, qui fut communiqué à Théodore Monod, à peine nommé à la tête de l'IFAN (alors Institut français d'Afrique noire, à Dakar). Monod l'envoya à Louis Massignon à des fins d'expertise. Les réponses de celui-ci permettent d'en savoir un peu plus sur cette étude²⁴. Dans sa lettre du 14 mars à Monod, Massignon marque de nettes réserves :

« L'auteur n'a certainement pas rédigé tout seul cet étonnant document et le mélange très attachant qu'il y a de traditions tidjaniennes authentiques et d'additions "théosophiques" dues à l'influence personnelle d'un Français (sur place vous pouvez peut-être me dire de qui il s'agit, j'ai pensé à Dupuis Yakouba²⁵, mais il doit être trop vieux) me gêne un peu car, tout de même,

islamique (Tariqa) ? », *Archives de sciences sociales des religions*, 1983, n° 55/1, pp. 67-83 ; L. Brenner, *West African Sufi...*, *op. cit.* ; C. Hamès, « Le premier exil de shaikh Hamallah et la mémoire hamalliste (Nioro-Mederdra, 1925) », in D. Robinson et J.-L. Triaud (dir.), *Le Temps des marabouts...*, *op. cit.*, pp. 337-360 ; V. Joly, « La réconciliation de Nioro (septembre 1937) : un tournant dans la politique musulmane au Soudan », *ibid.*, pp. 361-372 ; B. Savadogo, *Enquête sur une résistance islamique à la colonisation française en Afrique de l'Ouest après la mort de Shaikh Hamallah (1940-1960)*, Université de Provence, thèse de doctorat d'histoire, 1998 ; B. F. Soares, *Islam and the Prayer Economy. History and Authority in a Malian Town*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2005. Plusieurs articles concernant la Hamawiyya figurent dans J.-L. Triaud et D. Robinson (dir.), *La Tijaniyya...*, *op. cit.* : voir les textes de A. Kouanda, « La Hamawiyya et les changements toponymiques au Burkina », pp. 249-267 ; B. Savadogo, « La communauté "Yacouba Sylla" et ses rapports avec la Tijaniyya hamawiyya », pp. 269-287 ; B. F. Soares, « Notes on the Tijaniyya Hamawiyya in Nioro du Sahel after the second exile of its shaikh », pp. 357-365.

²⁴ Il y a deux réponses successives. La première, datée du 14 mars 1939, adressée au « Secrétaire général » de l'IFAN, et la seconde, du 6 juin 1939, adressée à « Théodore Monod ». On notera que ces deux lettres de Massignon, avec deux autres, sont reproduites sur le site <http://jm.saliege.com/mascorr.htm> (1^{er} août 2007).

²⁵ Le père Auguste Jacques Dupuis (1865-1945), un Père blanc qui avait adopté le nom de Yakouba (« Jacques »), fut l'un des premiers missionnaires catholiques à Tombouctou, où il arriva en 1895. Il quitta ensuite l'Eglise, s'intégra à la vie africaine et se maria sur place. Il est connu pour ses travaux linguistiques et ethnologiques sur la région. On peut lire, sur ce personnage haut en couleur, réputé pour ses aventures féminines, la biographie, traduite de l'anglais, de William Seabrook, *Yakouba, le moine blanc de Tombouctou*, Paris, Gallimard, 1936, rééd. Paris, Phebus, 1996. William Seabrook (1886-1945), lui-même personnage atypique, fils de pasteur luthérien, engagé dans l'armée française pendant la Première Guerre mondiale (ce qui lui valut la croix de guerre), aux tendances alcooliques comme Yakouba, publia *The White Monk of Timbuctoo*, Harcourt, Brace, en 1934. Il se suicida en 1945 (voir <http://www.nndb.com/people/695/000113356/>, 1^{er} août 2007).

on ne peut présenter ni publier comme un document soudanais autochtone un texte qui, pour toute une partie, transforme l'arithmologie mystique traditionnelle des tidjaniens suivant une théorie théosophique française... »

Le 6 juin, il développe sa pensée et fournit, en même temps, un résumé, fort utile, de ce premier mémoire :

- « 1. – d'abord un effort très intéressant, tout à fait spécifiquement tidjani, de trouver une méthode d'apologétique musulmane adaptée à des illettrés. Utilisation de tableaux avec des points et des cercles mnémotechniques.
2. – un goût très prononcé pour l'arithmologie musulmane classique, et là encore, il semble dans une ligne traditionnelle, qu'il accentue néanmoins de façon notable.
3. – enfin, l'utilisation de mots français et de procédés européens (addition théosophique) qu'il a certainement puisés dans des livres d'occultisme du genre de Papus, et cette partie est la plus discutable, à la fois du point de vue originalité personnelle et du point de vue adaptation tant aux idées qu'il veut défendre qu'aux milieux qu'il désire atteindre. »

Hampaté Bâ répond un peu plus tard à ce commentaire de Massignon qui lui a été transmis. Il y voit tout d'abord une certaine validation de sa démarche :

« Je me félicite d'avoir consacré des années à m'assimiler l'enseignement de mon oncle dont la portée ne m'échappait point ; j'y tenais beaucoup... Assuré désormais que mon travail ne peut mieux tomber qu'entre vos mains, je vais religieusement continuer la traduction de l'œuvre tout entière ; ceci tant pour honorer la mémoire de mon Maître et oncle (car hélas ! je l'ai perdu en février 1940) que pour continuer son idéal. »

Il s'explique ensuite sur la méthode suivie :

« j'ai été tout seul à rédiger mon travail, à l'exception, bien entendu, des citations. Je n'ai, croyez le, subi aucune influence personnelle d'un Français, et moins encore de Mr Dupuis Yacouba que je n'ai jamais vu.

Quand je fis part à mon oncle de mon intention de traduire en français son œuvre orale, il m'encouragea, mais me conseilla instamment de rechercher soigneusement d'abord les termes français les plus appropriés pour qualifier les choses mystiques afin d'être mieux entendu des Européens... Un de mes cousins, Tierno Bâ, médecin auxiliaire, me donna un numéro d'une revue, *Eudia*, dont la lecture m'ouvrit tout un horizon et me permit de certifier à mon oncle que je savais où trouver les termes techniques pour traduire son œuvre mystique.

Je me suis abonné à cette revue mensuelle et, durant trois ans, je mis presque tous mes loisirs à recenser les termes mystiques et occultes. Ensuite, chaque mot fut contrôlé à l'aide du vocabulaire arabe-français et du dictionnaire français-arabe du P. J.-B. Belot²⁶. Mon oncle put ainsi approuver ou rejeter tel terme ou tel autre, selon qu'il rendait ou non sa conception personnelle²⁷. »

Cette déclaration est importante, dans la mesure où elle révèle que ce travail aurait été mené en collaboration avec Tierno Bokar et sur les recommandations de ce dernier, peut-être dès 1935 (« durant trois ans », avant 1938) et où, d'autre part, on peut identifier ce vocabulaire, qualifié d'« addition théosophique » par Massignon, et validé, en fait, dictionnaire en main, par Tierno Bokar lui-même, à partir du vocabulaire d'une revue ésotérique française. Telle fut, notamment, la méthode utilisée pour arriver aux trois termes « Matériel – Astral – Spirituel²⁸ » dans le document de 1938.

Amadou Hampaté Bâ affirme aussi l'absence d'influences européennes dans l'exposé de cette science des nombres : « Mon oncle et ses Maîtres se sont inspirés des opérations du mystérieux carré symbolique dit “Mussal-lasul-ghazâli”²⁹. »

Sur les « additions théosophiques », il est possible d'ajouter quelques précisions. Massignon avait bien perçu l'usage d'un lexique exogène, qu'il croyait d'origine théosophique mais qui était, en réalité, issu d'une autre ressource. *Eudia* était la revue d'une école ésotérique originale, fondée par deux frères, Hector et Henri Durville. Le premier, Hector Durville (1849-1923), après s'être écarté de la Société théosophique et des mouvements initiatiques dirigés par Papus, fonda, en 1893, une École pratique de magnétisme et de massage qui eut son heure de gloire. En 1892, il avait créé parallèlement l'Ordre eudiaque³⁰, qui comportait des initiations à plusieurs grades. Relancé ultérieurement par son frère Henri (1887-194 ?)³¹, cet ordre était devenu un mouvement égyptianisant où se pratiquait, par exemple, un rituel à la déesse Isis³². La revue *Eudia-Sérénité* (directeur : Henri Durville) était publiée dans ce cadre.

²⁶ Jean-Baptiste Belot est alors l'auteur français de référence en matière de lexicographie arabe. Il a publié une série de cours, vocabulaires et dictionnaires français-arabe et arabe-français, entre 1890 (*Dictionnaire français-arabe*, Beyrouth, Imprimerie catholique, 2 vol.) et 1939 (*Petit Dictionnaire français-arabe à l'usage des étudiants*, Beyrouth, Imprimerie catholique, 1 vol.). Des versions refondues de son dictionnaire ont encore été publiées à Beyrouth en 1952 et 1963.

²⁷ Hampaté Bâ à Monod, 8 janvier 1941.

²⁸ Hampaté Bâ ajoute dans son courrier, pour chacun de ces niveaux, le mot arabe correspondant, en graphie arabe.

²⁹ Lire « Muthallath al-Ghazali ». Il s'agit d'un carré magique d'ordre 3 (3 x 3 = 9 cases). La somme de chaque ligne, de chaque colonne et de chaque diagonale est égale à 15. Al-Ghazali (1058-1111), philosophe et mystique, était aussi un savant en sciences mathématiques. On lui doit un manuel d'astronomie et des connaissances sur le carré magique.

³⁰ *Eudios*, en grec, signifie « calme ». Les Durville ont traduit *Eudia* par « Sérénité », sous-titre de la revue.

³¹ Les dates des frères Durville sont celles données par la Bibliographie nationale française.

³² Voir, entre autres, H. Durville, *Mystères initiatiques*, Paris, Bibliothèque eudiaque, 1925. On trouve, dans la table des matières, les titres suivants : *La Haute Science égyptienne – Les Mystères initiatiques – Le Livre caché de la Demeure – Réception de l'adepte Osirien, etc.*

Henri Durville³³ fut par ailleurs l'auteur d'une littérature ésotérique et thérapeutique prolifique dont on consultera aisément la longue liste de titres sur les sites spécialisés. On se trouve donc là, même s'il y a eu des entrecroisements, dans une filiation distincte de celle de la Société théosophique et de ses références indianisantes. C'est à travers *Eudia* et l'école de la dynastie Durville qu'Hampaté Bâ a découvert pour la première fois l'existence, en Occident, de traditions initiatiques et occultistes, qui étaient, elles, plutôt égyptianisantes³⁴. Il n'est pas sans intérêt non plus de voir que, vers 1935, un médecin auxiliaire soudanais détenait un exemplaire de cette revue.

Une nouvelle relation maître-disciple

Ainsi se termine l'histoire de cette première version de la présentation de l'enseignement de Tierno Bokar, qui fut ensuite, non pas oubliée, mais gardée en mémoire comme une sorte d'avant-projet. Après ce premier essai, en partie infructueux, commence alors une seconde phase. Tierno Bokar étant décédé, et Hampaté Bâ n'ayant plus de maître, c'est désormais Théodore Monod qui va être investi de ce rôle. Le 11 février 1941, Hampaté Bâ écrit à Monod :

« Entendu pour le renvoi de ma petite étude de 1938. » Puis, le 26 février 1941 : « Quant à mon travail de 1938, je le modifierai certainement dans le sens que vous m'indiquerez. » Et encore, dans la même lettre : « Pour la division de mon travail de 1938 en deux chapitres, je vous approuve d'autant plus que j'ai eu la même idée après que j'ai pris connaissance des lettres du professeur Massignon. La deuxième partie pourrait être ajournée et utilement remplacée par le commentaire des trois articles de l'islam : double formule de profession de foi, la prière et le pèlerinage. Il va sans dire que le tout sera précédé de l'alphabet mystique (secret). Plus tard, on pourra, après révision, envisager, s'il y a lieu, une publication de la seconde partie. Les notes d'arithmologie ésotérique accompagneront l'alphabet qui est, lui aussi, ésotérique. »

³³ Henri est le père de Gaston et André Durville, fondateurs du naturisme en France (création, en 1931, du domaine naturiste d'Héliopolis sur l'île du Levant, une île de la côte varoise). André Durville s'inscrit aussi dans la tradition eudiaque : il est le traducteur du *Kybalion, a Study of the Hermetic Philosophy of Ancient Egypt and Greece*, ouvrage sans doute rédigé par W. W. Atkinson (1862-1932), franc-maçon américain, professeur de magnétisme qui a connu son heure de célébrité et qui prétend exposer la philosophie hermétique de l'Ancienne Égypte et de la Grèce : *Le Kybalion...*, Paris, 1917, plusieurs rééditions.

³⁴ On voit Henri Durville participant à une convention spiritualiste internationale, sorte de rencontre « œcuménique » de mouvements ésotéristes en tout genre, à Paris, en 1908. On y retrouve, sous la présidence de Papus, des noms comme celui de René Guénon. Bien que cela nous éloigne de notre sujet, on peut consulter, pour y voir plus « clair » sur l'effervescence occultiste de l'époque, sur les filiations, et sur les positionnements de personnalités et mouvements rivaux, les deux sites suivants : <http://www.geocities.com/roggemansmarcel/milko.htm> et <http://www.amorc.asso.fr/histoire/histoire17.htm> – 28 août 2007 (site rose-croix « officiel » : voir les chapitres XVI et XVII). Amadou Hampaté Bâ, comme Théodore Monod, étaient fort éloignés de toute cette mouvance. *Eudia* n'était finalement qu'un instrument de circonstance.

Voici donc dans quelles conditions celui qu'Amadou Hampaté Bâ va appeler, à partir de cette date, « Mon cher ami et Maître », devient la nouvelle référence et autorité pour celui-ci. Plus tard, alors que plusieurs années ont passé, il écrit, dans une lettre du 15 février 1947 :

« L'image de Tierno et votre exemple ne m'ont quitté à aucun moment. Il y a des choses que je ne pourrai vous dire que de vive voix. » Et, encore plus clairement, le 27 janvier 1951 : « L'âme de celui qui n'a jamais dit du mal même sur son lit de mort : Tierno, revit en vous pour me guider. » (Nous verrons plus loin dans quel contexte.)

Il nous faut maintenant considérer les formes de cette nouvelle relation maître-disciple. Dans sa correspondance avec Monod, Hampaté Bâ apparaît comme une personnalité sensible, émotive et profondément mystique. Le lien d'Hampaté Bâ avec Monod repose sur deux composantes essentielles : d'une part, le directeur de l'IFAN apporte à Hampaté Bâ une sécurité sur le plan administratif qui compte beaucoup dans un système colonial l'exposant aux pouvoirs discrétionnaires des uns et aux crises de « soudanite » des autres, parfois les mêmes ; d'autre part, Monod est, pour lui, l'homme de Dieu, l'interlocuteur providentiel qui lui faisait défaut pour mener à bien son œuvre de fidélité à Tierno Bokar³⁵ et qui approfondit et prolonge son éducation spirituelle. Par lui s'ouvre cet accès aux publics européens dont il semble que Tierno Bokar et Hampaté Bâ avaient fait, depuis le début de l'entreprise, un objectif.

Une telle situation permet à Monod de prendre le relais, conformément au souhait d'Hampaté Bâ. Avec le soutien du premier, le second publie successivement deux articles : « Dans l'Islam noir : un mystique soudanais », *Almanach des Missions*, Montpellier, 1943³⁶, et « Un poème mystique soudanais », *Le Monde non-chrétien*, 2 (1947), pp. 217-28 – deux revues protestantes. Il est ainsi le premier à diffuser, en direction d'un public européen et chrétien, une connaissance de la figure et de la pensée de Tierno Bokar. Hampaté Bâ lui en gardera une ferme reconnaissance et rappellera cette dette à différentes reprises.

Il convient d'ailleurs de s'arrêter devant ce premier texte de 1943. Plus encore que d'un hommage à Tierno Bokar lui-même (qui tient en quelques paragraphes), c'est à un éloge admiratif et insistant d'Hampaté Bâ que Théodore Monod procède. Il ne nomme pas celui-ci, mais le désigne comme neveu de Tierno Bokar et lui donne le nom d'El Habib (« l'ami » – de Dieu). Théodore Monod utilise abondamment la correspondance d'Hampaté Bâ à l'appui de son propos et, à travers quelques historiettes, trace le portrait d'un homme, « commis

³⁵ « Assuré désormais que mon travail ne peut mieux tomber qu'entre vos mains, je vais religieusement continuer la traduction de l'œuvre tout entière », écrivait-il dès le 8 janvier 1941.

³⁶ Un exemplaire de cet article, sous forme dactylographiée (11 pages), figure dans le dossier des correspondances d'Amadou Hampaté Bâ conservé par Théodore Monod.

expéditionnaire dans un bureau administratif dans une petite ville du Soudan », qui « sait le français comme je voudrais que le sussent tous nos compatriotes » et qui, comme son oncle, est « la preuve de cette affirmation de l'Écriture : l'Esprit souffle où il veut ». Voilà, au fil de l'article, Habib qui demande une bible et la lit avec passion, dessine le symbole du pentagramme – qu'il associe à l'étoile des Rois Mages dans l'Évangile selon Matthieu – avec ses deux « pieds » reposant, comme sur deux colonnes, sur la croix, d'un côté, et le croissant, de l'autre, en signe de convergence et d'unité fondamentale. Le voilà encore qui sauve une tourterelle des griffes d'un épervier, reconforte un jeune désespéré qui voulait se suicider (on sait, par la correspondance, qu'il s'agit de Philippe Zinda Kaboret³⁷). Cet article est important dans la mesure où il exprime les sentiments de forte fraternité spirituelle qu'éprouve aussi de son côté, dès le début de leur relation, Théodore Monod pour Hampaté Bâ. Grâce à lui, Monod a trouvé dans l'islam des figures dignes des valeurs de charité prêchées par le christianisme. Comparant l'enseignement de Tierno Bokar avec l'Hymne à la Charité de Paul, déjà cité, il écrit dans « Un mystique soudanais » : « Ces deux miroirs reflètent un même soleil, ces deux âmes se sont abreuvées à une source commune. » Telle est l'émotion du protestant libéral devant la confirmation de ses convictions. Il y a, dans cette affaire, instrumentalisation réciproque et complémentaire : Monod utilise les données fournies par Hampaté Bâ plus de dix ans avant la première édition de *Tierno Bokar*. Hampaté Bâ scelle, de son côté, son entente avec le directeur de l'IFAN en lui livrant des matériaux qui l'intéressent, dans une langue qui se fait mimétique par rapport à celle de Monod.

Revenons sur ces deux figures de Monod : le chef de service protecteur et l'éducateur spirituel. Le directeur de l'IFAN jouera le rôle de « sauveur » lors des multiples crises traversées par son nouveau disciple. Suivons la correspondance :

7 août 1941 : « La mort brusque et inattendue de mon oncle, la modestie de mes études en français et surtout en langue arabe, mon manque total de sou vaillant, m'avaient [sic] apparu autant d'épreuves matérielles difficiles à surmonter. Je m'étais laissé accablé [sic] par le poids de toutes ces contingences malencontreuses. Je ne voyais pour moi que la dégringolade, la tribulation. Quel contretemps me disais-je. Je ne pouvais m'empêcher de poser à moi-même cette question : “Vais-je pour longtemps être insulté par le sort ?” Telle est, mon cher Maître, la vicissitude qui se passait en moi quand je vous ai connu. »

³⁷ Philippe Zinda Kaboré (1919-1947), futur et bref acteur politique en Côte d'Ivoire et Haute-Volta. Militant RDA, élu député à l'Assemblée nationale française (1946), artisan de la reconstitution de la Haute-Volta (1947), il meurt subitement, à l'âge de 28 ans, à Abidjan. Le principal lycée de Ouagadougou porte aujourd'hui son nom. « Kaboret » est l'orthographe figurant dans la correspondance.

24 avril 1942 : « On me coupe d'un sabre à double tranchant : aux yeux de l'autorité on me représente comme onze grains – « hamaliste »... Ils veulent que je sois vu comme l'ennemi de la France, etc. Aux yeux de la masse ignorante, ils essayent de me faire passer pour un ami considérable des chrétiens et agent de renseignement de l'administration. C'est épouvantable à dire mais c'est comme ça. Aussi vous demanderai-je, au nom de la charité divine et de l'amitié qui nous unissent, tirez nous du Soudan. »

8 juillet 1942 : « [...] les intrigues inlassables qui se nouent contre moi. Ces intrigues s'intensifient plus que jamais, en raison de la présence de mon mortel ennemi³⁸ actuellement à Bamako, où il a entrée libre chez toutes les autorités. Ça vous dit tout. »

16 avril 1946 : « Je suis, bien malgré moi et contre tout, obligé de faire de la politique. Inconvénient d'avoir des amis partout et des amis qui n'ont pas atteint le sommet de la montagne d'où le sage contemple le panorama de la vie matérielle avec un sourire de commisération [...] Je suis sollicité avec une telle ferveur que je risque de perdre tous mes amis en refusant [...] Saint Monod : vous êtes ma lumière, mon ami et mon conseil. Je ferai ce que vous me direz de faire. »

24 juin 1948 : « Quant à moi, je suis chargé du secrétariat. J'ai accepté cette fonction pour laquelle je ne suis pas, du tout, venu à l'IFAN. M. Thomassey [le directeur du centre IFAN de Bamako]³⁹ ne connaît pas pourquoi je suis venu à l'IFAN et pourquoi j'y reste. Je crois que ma place est plutôt sur les terrains de recherches... »

29 décembre 1950 : « Je sens qu'un orage se prépare contre l'IFAN au Soudan [...] Je ne peux pas admirer ni respecter un homme qui déclenche des histoires et esquivé les conséquences en les rejetant [sic] sur des innocents. Ici le bruit court que vous êtes entré en guerre contre M. Louveau [le gouverneur]... »

Il fait à cette occasion le procès de Thomassey, le directeur du centre IFAN du Soudan, et y revient dans les courriers suivants.

10 janvier 1951. (Une curieuse affaire vient de se produire. Thomassey adresse à Monod un extrait du rapport fait par la direction de la Sûreté au gouverneur du Soudan.) « Ba Amadou Hampaté... a été l'auteur, dans la nuit du 8 au 9 janvier, d'un scandale qui fait douter qu'il soit en possession de toutes ses facultés mentales. Le 9, vers 3 heures du matin, Amadou Ba s'est présenté chez Ali Niangado, commerçant, membre du Conseil privé. Il a défoncé la porte de la concession et a frappé violemment à la porte de la chambre occupée par Ali Niangado ; ce

³⁸ Il s'agit de Seydou Nourou Tall, le « grand marabout », souvent en tournée officielle, et adversaire actif du hamallisme. Sur ce personnage, voir S. Garcia, « Al-Hajj Seydou Nourou Tall, "grand marabout" tijani. L'histoire d'une carrière (c. 1880-1980) », dans D. Robinson et J.-L. Triaud (dir.), *Le Temps des Marabouts...*, op. cit., pp. 247-275.

³⁹ Le nom de P. Thomassey est associé à celui de R. Mauny dans la campagne de fouilles menée en 1950 à Koumbi Saleh.

dernier entendant les hurlements n'a pas ouvert mais a regardé par une fenêtre. Il a vu Amadou Ba intégralement nu, gesticulant et hurlant : Sors lâche... tu verras ce qui t'arrivera... je ne suis pas fou... j'ai vu le prophète et cheikh Hamallah... tout m'appartient [...] Après avoir frappé à plusieurs portes de la concession, Amadou Ba est parti en lançant l'appel à la prière... »

Des correspondances suivantes, et en dépit des postures de victime prises d'abord par Hampaté Bâ, que l'on commence à mettre en observation à l'hôpital pour s'assurer de son état mental et dont on retarde le départ en France (où il bénéficie d'une bourse de l'Unesco), il ressort que celui-ci a eu un moment d'exaltation mystique à la suite d'une très longue session de prières, et que l'incident a bien eu lieu, à peu de choses près, tel qu'il est décrit.

Le 27 janvier 1951, Hampaté Bâ change de ton. Monod l'a sérieusement réprimandé et obligé à présenter des excuses à Thomassey, ce dont il s'acquitte de façon un peu piteuse :

« Cher M. P. Thomassey,

Le Professeur Monod, votre ami et le mien, et notre chef, vient de sermonner l'animal que je fus dans un moment de colère brute en agissant contrairement à la réserve et à la dignité qui doivent être celles d'un homme qui prétend vouloir vivre en Dieu.

Je viens, sans calcul, sans peur, mais par une sincère contrition vous présenter en toute humilité mes excuses pour les offenses de fait ou de parole que j'ai pu commettre à votre égard.

Je compte sur votre cœur de chrétien et de père de famille pour me pardonner et dissiper ainsi un malaise que M. Monod condamne à mes dépens et à juste titre... »

Il répond, le même jour, à Monod :

« Une fois de plus, vous me sauvez des serres de Satan le tentateur... Je confesse mon intempérance et je formule le vœu de ne pas tomber dans une pareille faute morale, non seulement vis-à-vis de M. Thomassey, mais de toute autre personne. Je m'impose un jeûne musulman de trois jours et, à mon retour de France, d'habiller trois pauvres.

Votre façon apostolique de me rappeler à mon devoir me fait dire que l'âme de celui qui n'a jamais dit du mal même sur son lit de mort : Tierno, revit en vous pour me guider. Je vous remercie religieusement de votre sermon du 24-1-51 qui restera gravé en moi. »

Tout au long de cette correspondance, Hampaté Bâ sollicite régulièrement Monod pour obtenir un détachement à Dakar, puis à Diafarabé (Macina), pour pouvoir faire un séjour en France ou pour améliorer sa situation professionnelle et financière. Monod s'efforce de pousser

en avant son protégé, lui obtenant une bourse de l'Unesco pour la France et une affectation à Diafarabé. Voilà comment Monod joue, tout au long de cette période, le rôle de protecteur.

Mais il est également le pasteur. Il est intéressant de voir comment il conduit une éducation spirituelle d'Hampaté Bâ en usant de ressources protestantes, et comment, à son contact, Bâ intègre vite ce lexique protestant dans son discours respectueux au « cher Maître et ami », plus tard à son « cher Fleuve silencieux » – puisque telles sont les formules initiales qui viennent le plus souvent dans ses lettres :

26 février 1941 : « Permettez moi de vous exprimer toute ma gratitude pour la Sainte Bible que vous allez me procurer [...]. Je ne doute pas de ce que vous me dites du voyage à travers les étapes de la Bible. Dans ma navigation sur cette sainte mer, je me guiderai de votre phare ».

Le 16 avril, la Bible est arrivée : « Merci pour la Sainte Bible. »

Le 25 mai 1941, tout en rappelant que, pour « nous musulmans », il y a une filiation spirituelle directe avec Abraham, il écrit une lettre très « protestante », où le nom de l'« Eternel » – terme en usage chez les protestants français – revient quatre fois et où il termine, s'adressant à Dieu :

« Les vérités lumineuses et éternelles qui sont tiennes et que je sens sourdre dans la Sainte Bible, éclairent mon cœur et purifient mon âme. Je confesse être un misérable pécheur. Je demande Ta pitié sans bornes pour moi comme pour toute la terre qui gémit sous le poids écrasant de ses fautes. »

C'est là un bon exemple de ce mimétisme dont nous parlions et de cette adaptation du disciple au langage du nouveau maître. Le 5 juin 1941, il parle encore d'une bible reçue le 25 mai (il s'agit donc d'un nouvel exemplaire) et ajoute :

« Depuis quelques jours, je ne lis que la Bible (psaumes de Sidna David) [...]. Je vous demanderai de me donner du temps pour me remettre de la chaleur mystique qui m'est causée par le lyrisme biblique en la bouche de David, avant de vous demander des explications qui me sont nécessaires ».

Le 19 juillet 1941 : « Depuis que vous m'avez envoyé la Sainte Bible, je ne suis plus, tout à fait, étranger à la révélation chrétienne dans son sens extérieur. »

Le 18 décembre 1943 : « Dans quelques jours, le monde chrétien va célébrer la nativité du Christ. A qui vais-je confier les sentiments et les cris de mon âme affamée [sic] de Dieu... C'est à "Ame. Monod", au Grand pasteur disparu que je vais me confier. Du Ciel où il

siège parmi les bienheureux, il saura, mieux que moi, apprécier mes lamentations mystiques [...] Théodore ! écoutez moi. Je crie : Noël, en même temps que l'âme de votre père... » (Il s'agit là, on l'a compris, d'une invocation à Wilfred Monod, récemment décédé, qui est, à ses yeux, le « maître de son maître. »)

Il y revient le 22 février 1945 : « Quand vous irez vous incliner sur la tombe de l'homme de Dieu qu'était votre père, n'oubliez pas de penser à moi... Le désir de servir Dieu m'envahit avec une telle ardeur que je désirerais me retirer dans la solitude [sic] pour que mon âme et mon esprit soient émondés afin de mieux produire. Oui Théodore, aidez-moi à ça.... »

Puis, le 17 avril : « ... Je suis heureux d'avoir pu, sans être présent, me pencher sur la tombe du bienheureux Wilfred Monod à qui je souhaite de tout mon cœur une terre légère. Je conserverai précieusement le croquis fait de votre main de la tombe de celui qui a vécu dans la voie de Dieu et mort après une mission bien remplie... Cimetière de Châtillon ! tu es une terre bénie pour être le lieu où repose celui qui, toute sa vie durant, a travaillé pour la purification des âmes sans, un seul moment, dévier du chemin de la Vérité, etc. »

De Conakry, le 2 juillet 1945 : « Mon cher Maître et ami... Je vous remercie beaucoup des brochures que vous m'avez envoyées. J'ai religieusement lu les paroles de votre père : W. Monod et les entretiens et lettres du frère Laurent⁴⁰. »

De Conakry encore, le 20 septembre 1945 : « Pour vous remercier de la belle Bible que vous avez bien voulu envoyée [sic] à notre ami Lamine Kamara. Il en est très heureux. La brochure du frère Laurent l'a également vivement intéressé... »

De Koulouba, le 1^{er} janvier 1946 : « J'ai lu avec émotion l'*Almanach des Missions*⁴¹... J'ai reçu le *Serpent vert*⁴² et le *Symbolisme religieux*⁴³. Merci. »

De Koulouba, le 12 juillet 1947 : « ... Je vous remercie des deux envois de documents : l'*Abandon à la Providence divine*⁴⁴, *Cité nouvelle*⁴⁵ et le *Foyer protestant*⁴⁶. »

⁴⁰ L'auteur de ces lettres est Nicolas Hermann de Lorraine, le « Frère Laurent de la Résurrection » (1614-1691) des Carmes déchaussés, un des auteurs spirituels favoris de Théodore Monod. Les *Entretiens et lettres du frère Laurent sur la présence de Dieu* ont été reproduits dans une plaquette (non datée) publiée par le tiers ordre des Veilleurs. Il y a une édition plus récente et accessible : *Frère Laurent de la Résurrection. Écrits et entretiens sur la pratique de la présence de Dieu*, Paris, Le Cerf, 1991.

⁴¹ C'est là que Théodore Monod a publié son premier article sur Tierno Bokar et Amadou Hampaté Ba (« Habib »), « Dans l'Islam noir : un mystique soudanais », *Almanach des Missions* (Montpellier, 1943). L'*Almanach des Missions* (protestantes) est publié par la Société des amis des missions de Montauban et par la Société des amis des missions de Montpellier

⁴² Le *Serpent vert* est un conte ésotérique et initiatique de Goethe.

⁴³ Sans doute le titre d'un ouvrage d'anthropologie religieuse, non identifié.

⁴⁴ Cet ouvrage est une œuvre mystique, inspirée du Cantique des Cantiques, des Psaumes et de l'Apocalypse de Jean, qui était adressée sous forme de lettres par le père Jean-Pierre de Caussade, jésuite (début du XVIII^e siècle) à une religieuse. L'attribution est discutée et certains critiques y voient la main d'un laïque. Il en existe plusieurs éditions.

⁴⁵ *Cité nouvelle* est un journal mensuel lié au mouvement (protestant) du christianisme social.

⁴⁶ *Le Foyer protestant*, édité à Nîmes à partir de 1886, est un journal d'évangélisation de tendance libérale.

Ainsi Théodore Monod contribuait-il à l'élévation spirituelle de celui qui se voulait son disciple par l'envoi de bibles, de traités mystiques d'origine catholique, et d'exemplaires de la presse protestante libérale⁴⁷.

L'échange n'était pas à sens unique. En retour, Hampaté Bâ répondait à des questions et à des demandes de Monod sur la prière musulmane, le hamallisme, le soufisme, etc. Jamais il ne fut question de « conversion », ni d'un côté ni de l'autre. Hampaté Bâ restait musulman. La relation maître-disciple se développait dans une perspective interreligieuse, entre fils spirituels d'Abraham. Ainsi était-elle voulue par l'un comme par l'autre. Hampaté Bâ avait donné le nom de « Monod » à une pièce de la zaouia⁴⁸ (hamalliste) de Médina Coura, à Bamako, où il se rendait souvent. Il y eut aussi, semble-t-il, le projet commun, à Théodore Monod et à lui, d'une zaouia œcuménique, ce dont il parle à Yacouba Sylla lors d'un séjour en Côte d'Ivoire⁴⁹.

Fidèle à ses convictions, Monod ne cherchait d'ailleurs pas à convertir. Il vaut la peine de le souligner car les intentions et les stratégies eussent, probablement, été différentes de la part d'un protestant « orthodoxe », « évangélique » ou « pentecôtiste⁵⁰ ». Mais il y eut, de Monod à Hampaté Bâ, une imprégnation, une transmission de concepts et de vocabulaire, pendant toute cette période d'« incubation » de l'œuvre.

Le projet de livre ressurgit (1953)

Au cours de ces années, on sait par la correspondance qu'Hampaté Bâ continue à recueillir des renseignements sur son oncle auprès de ceux qui l'ont connu, mais l'objectif de publication semble, sinon abandonné, du moins reporté à plus tard. Ainsi, le 28 juillet 1945 :

« Travail sur Tierno. Je ne le perds pas de vue. J'ai recueilli bien des choses. Je désirerais en rentrant à Bamako obtenir une permission de trois mois... pour en jouir à Bandiagara où je compléterai ma documentation, puis je reviendrai à Bamako et dans la grotte que vous connaissez, je rédigerai mon travail. »

⁴⁷ On note, par exemple, que le très officiel *Christianisme au XX^e siècle*, plus « orthodoxe », créé en 1871, et devenu l'organe de l'Église réformée de France après l'unification réformée de 1938, ne figure pas dans ces envois.

⁴⁸ « La zaouia a particulièrement souffert. La pièce "Monod" n'a pas tenu... » (2 octobre 1950).

⁴⁹ Gagnoa, le 1^{er} août 1946, à « Mon cher "Fleuve Silencieux" ». Sur ce projet de zaouia œcuménique, voir les commentaires de Louis Brenner in J.-L. Triaud et D. Robinson (dir.), *La Tijâniyya, op. cit.*, pp. 316-318.

⁵⁰ Trois formulations du protestantisme qui, à des degrés divers, cultivent l'esprit missionnaire et l'exclusivisme religieux. Pour faire simple, nous dirons que l'« orthodoxie » renvoie, en France, à la tradition calviniste et à la Bible comme seule source de foi, les « évangéliques » mettent l'accent sur la mise en actes de la morale biblique et la constitution d'Églises de professants, les « pentecôtistes » insistent sur les dons du Saint Esprit. Ces deux derniers courants sont, d'ailleurs, faiblement représentés dans le paysage religieux francophone de l'époque.

Ou encore, parmi d'autres mentions, ce passage dans une lettre de 1947 :

« J'ai rédigé durant mon séjour en Côte d'Ivoire, sous les kolatiers, ce qui me semble être les meilleurs échos de l'enseignement de mon Maître, à l'intention des Européens. Je vous expédierai cette documentation dès que je la mettrai au propre. Il y aura au moins dix pages manuscrites⁵¹. »

Hampaté Bâ entretient donc la flamme et soumet ses rédactions à Monod, en attendant.

Le 9 mars 1949, il écrit, de Koulouba :

« Je n'ai rien de nouveau sur Tierno Bokar. Sory Hammadoun Bala, qui se trouve actuellement à Bamako, m'a signalé l'existence d'un élève de Tierno qui a toujours vécu dans la montagne, non loin de Bandiagara, à Karakinde. Il pourrait, peut-être, donner quelques renseignements. Je lui écris à ce sujet, sans grand espoir. »

Il faut attendre plusieurs années pour voir l'entreprise sortir à nouveau des cahiers et des esquisses provisoires. En effet, à la surprise d'Hampaté Bâ comme de Monod, le projet ressurgit brusquement, en 1953, par une voie inattendue.

« L'on m'a fait venir à Koulouba [...] pour y rencontrer M. Mangin, des Affaires musulmanes. On me propose la vulgarisation de l'enseignement de Tierno Bokar. On me permettrait de tenter la chose à Diafarabé⁵² [...]. C'est un très curieux retour des choses. Quel est le fin dessein de Dieu ? Laissons la Providence faire... Dieu fait toujours bien. »

L'un et l'autre s'inquiètent un peu d'un tel débouché inattendu :

« La "Terrible Vieille Dame"⁵³ semble daigner porter son œil plus haut que de coutume. Elle se dispose à tolérer, à encourager un peu sans toutefois patronner, l'expansion des idées de Tierno, au Soudan et si possible plus loin. C'est votre puissante pensée qui a déclenché ce mouvement.

⁵¹ Koulouba, le 22 juillet 1947. Il s'agit probablement d'une première mouture des « Paraboles », dédiées à Monod en 1954, et dont nous reparlerons.

⁵² Lettre d'Hampaté Bâ à Théodore Monod, 26 septembre 1953. Hampaté Bâ a alors été affecté, sur sa demande, au poste IFAN de Diafarabé, dirigé par Jacques Daget. Cela lui permet de travailler plus aisément sur ce qui deviendra *l'Empire peul du Macina*, dont la première édition imprimée, dans la collection des Etudes soudanaises, paraît en 1955.

⁵³ La « Terrible Vieille Dame », ou, en abrégé, « TVD » : c'est le nom sous lequel Hampaté Bâ et Monod désignent dans leurs lettres l'administration, et notamment son appareil de renseignement et de répression.

Vous avez ardemment souhaité que la voix des continuateurs du Maître soit entendue. Dieu vous a entendu. Puisque ceux qui devaient interdire s'inclinent et sourient⁵⁴. »

Le 19 octobre 1953, il répond à une lettre de Monod en date du 18 septembre :

« Oui certes la TVD est dangereuse. Je la connais parfaitement. Ayant longtemps pratiqué sa cour, je connais beaucoup de recoins obscurs de ses écuries où elle entretient ses chevaux de bataille. Elle n'offre rien pour rien et, comme l'agriculteur, elle sème une graine pour en récolter cent mille en plus. Je connais ses victimes, c'est-à-dire celles qu'elle a usées à ses services et dont elle a abusé la bonne volonté. Ses fins ne sont pas celles de la Vérité.

[...] Pour semer les idées de Tierno, mon idéal dominant, il me faut m'engager dans la voix [sic] qui s'ouvre au moment le plus inattendu. Je m'avancerai comme un mineur prudent dans un souterrain dangereux. N'ai-je pas Dieu comme guide et votre patronage comme lampe ?

[...] Je garderai ma liberté. Je crois qu'au pied du mur, c'est la TVD qui la première me servira. Elle se rendra compte qu'il y a des choses que j'accepte et d'autres que je ne tolérerai jamais... Il faut que la TVD me lance [ou me laisse ?]. C'est nécessaire. »

On sait, par ailleurs, que ces avances venant du service des Affaires musulmanes faisaient partie d'un plan plus vaste de contre-feux face aux influences venues des arabisants de retour des universités proche-orientales. Hampaté Bâ était une pièce de cette « Contre-Réforme » – selon le terme avancé par l'administration des Affaires musulmanes : il s'agissait d'ouvrir des écoles où l'islam serait enseigné en langues africaines, et où la pédagogie du *maddîn* (« ce qu'est la religion ») de Tierno Bokar tout autant que son discours tolérant pourraient donc être utilisés et faire pièce à celui des militants arabisants⁵⁵.

Sur la nature du document à publier, Hampaté Bâ en est encore au texte de 1938, complété par d'autres notes mises en forme au fur et à mesure. Le travail de composition n'est pas commencé.

« Le manuscrit de Tierno en question, c'est celui que vous connaissez et les matériaux que je vous ai envoyés il y a quelques années. Il s'agit de ce manuscrit que vous aviez soumis à l'expertise de notre brave ami le Prof. L. Massignon.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ Sur Mangin, Cardaire et la « Contre-Réforme », voir J.-L. Triaud, « Le crépuscule des Affaires musulmanes en AOF », in D. Robinson et J.-L. Triaud (dir.), *Le Temps des marabouts...*, op. cit., p. 515. Voir aussi L. Brenner, « Amadou Hampaté Bâ, Tijânî francophone », art. cité, pp. 289-326.

... Evidemment, le commentaire ésotérique de “Maddine”, c’est le titre de l’ouvrage soumis à Massignon, présente un grand intérêt spirituel⁵⁶. »

A la fin de 1953, l’objectif reste donc de publier l’enseignement ésotérique de Tierno Bokar, même si, dans sa lettre du 26 février 1941, déjà citée, il envisageait un plan intégrant des « fondamentaux » islamiques dans son projet.

Les « Paraboles » de 1954 : une formulation neuve de l’enseignement de Tierno Bokar

La correspondance ne livre plus grand-chose sur la composition de l’ouvrage, mais on trouve, dans les papiers Monod, un document essentiel qui va prendre sa place dans l’architecture finale et le rendre, dirons-nous, publiable. Il s’agit de deux textes identiques, l’un manuscrit (de 90 pages), l’autre dactylographié (de 45 pages), intitulé « TIerno BOCAR SALIF PARABOLES. Recueillies et traduites du peul par Amadou Hampaté Bâ ». La version dactylographiée porte la dédicace manuscrite : « Au premier Européen qui parla de Tierno Bokar Salif et le fit connaître aux Européens, à Th. Monod, mon ami, maître et chef, ce respectueux témoignage de ma gratitude. Dakar le 3 février 1954. » Nous retiendrons donc cette indication comme date, à peu de choses près, de la mise en circulation du document.

C’est un recueil, une liste de paroles de sagesse, une suite d’historiettes qui donnent lieu à une leçon ou à une morale. Le terme de « paraboles » évoque évidemment le modèle évangélique, bien qu’il s’agisse plus souvent de *logia*, de maximes, que de paraboles proprement dites.

L’ouvrage sur Tierno Bokar fait donc progressivement son chemin, après cette remise à l’ordre du jour en 1953, puis après la publication, en 1955, à Bamako, de la première édition de *L’Empire peul du Macina*⁵⁷, co-signée avec Jacques Daget, le responsable du poste IFAN de Diafarabé. Cette publication libère Hampaté Bâ d’une lourde tâche d’écriture et lui confère aussi une visibilité scientifique qu’il n’avait pas jusqu’alors.

Les éditions imprimées du *Sage de Bandiagara*

Il existe deux éditions imprimées de *Tierno Bokar, le sage de Bandiagara*, celle de 1957 et celle de 1980. Dans l’avant-propos de l’édition, entièrement refondue, de 1980,

⁵⁶ 19 octobre 1953.

⁵⁷ A. Hampaté Bâ et J. Daget, *L’Empire peul du Macina*, Bamako, IFAN, Centre du Soudan, 1955.

Hampaté Bâ omet de parler de Monod et attribue tout le mérite de la publication de 1957 à Cardaire. Le commandant Cardaire, responsable des Affaires musulmanes à Bamako, avait repris le projet de Mangin et il servit alors de caution à Hampaté Bâ, qui semble avoir trouvé à cette époque, dans la co-signature avec des responsables français, à la fois une couverture sécurisante et un argument de diffusion en direction d'un public occidental :

« Après avoir étudié minutieusement l'ensemble de ces notes⁵⁸, Cardaire vint me trouver et me dit : "Ce serait commettre un crime contre la science et contre l'esprit que de ne pas publier l'enseignement de Tierno Bokar. Cet enseignement est un véritable message" » (1980, Avant-propos, p. 9).

A Hampaté Bâ qui, mis en cause à plusieurs reprises pour ses liens avec Tierno Bokar et le hamallisme, doutait de pouvoir publier sur un tel sujet, Cardaire répondit :

« Mettez par écrit la vie de Tierno Bokar et de son enseignement, j'y ajouterai mes appréciations personnelles et nous serons coauteurs. Je me charge personnellement de faire éditer le livre⁵⁹. »

Pourtant, le lien entre Cardaire, officier de renseignement, et les éditions Présence africaine, éditeurs de l'ouvrage, ne va pas exactement de soi. Il semble plus plausible que ce soit Théodore Monod, qui vient de diriger un numéro spécial de la revue *Présence africaine*, organe de la négritude, qui y ait prêté la main⁶⁰.

Il est clair également que la mise en avant d'une figure pacifique et « évangélique » comme celle de Tierno Bokar servait les intérêts de Cardaire, engagé dans une lutte contre les « wahhabites » et les « réformistes », anciens étudiants rentrés du Caire ou de Médine, réputés subversifs, et qui agitaient les communautés musulmanes de toute la région à cette époque⁶¹. Cardaire, comme Monod avant lui, et pour des raisons différentes, voyait dans l'enseignement de Tierno Bokar un islam « occidental-compatibilité » et souhaitait le présenter ainsi.

⁵⁸ Il s'agit probablement du texte de 1938 et du document intitulé « Paraboles ».

⁵⁹ Avant-propos de *Vie et enseignement de Tierno Bokar. Le sage de Bandiagara*, Paris, Editions du Seuil, 1980, p. 9.

⁶⁰ Dans les papiers Monod, on trouve une lettre du rédacteur en chef de *Présence africaine* à Théodore Monod qui lui annonce que la maison d'édition « vient de créer une collection intitulée "Leur négritude" qui publiera des études en plaquette de cinquante pages chacune, consacrée à un poète, écrivain, musicien, enfin à une personnalité représentative du Monde noir. Monsieur Alioune Diop [...] nous charge de vous demander si vous voulez bien écrire une étude sur la vie d'un grand marabout nègre » (Paris, 21 mars 1949). L'année suivante, *Présence africaine* publie un numéro spécial (mars 1950, n° 8-9), intitulé *Le Monde noir*, dirigé par Théodore Monod, où figurent, entre autres, un article de Marcel Griaule sur « Philosophie et religions des Noirs », un article de Léopold Sédar Senghor intitulé « L'Afrique s'interroge : subir ou choisir ? » et celui de Monod : « Un homme de Dieu. Tierno Bokar » (pp. 149-157).

⁶¹ Voir L. Kaba, *The Wahhabiyya. Islamic Reform and Politics in French West Africa*, Evanston, Northwestern University Press, 1974.

La première version de *Tierno Bokar, le sage de Bandiagara* (Paris, Présence africaine, 1957) fut donc co-signée par Hampaté Bâ et Marcel Cardaire. La préface de cette première version (non signée, mais qui doit certainement plus à Cardaire qu'à Hampaté Bâ) fait clairement référence, dès la première ligne, à l'article de Théodore Monod consacré à Tierno Bokar paru dans *Présence africaine* (1950, n° 8-9). A la fin de cette préface, la foi de Tierno Bokar est décrite en ces termes :

« Il est nécessaire de tremper nos âmes dans l'élément vitalisant de l'Amour. Pour ce faire, il faut tenir non fermées à la Charité les ouvertures de notre âme et faire en sorte qu'elles orientent notre pensée vers la méditation. »

Exprimées de cette manière, ces propositions font fortement penser à la religion de Monod et à l'Hymne à la Charité que celui-ci a transmis à Hampaté Bâ. De même, une singulière convergence entre l'Évangile de Jean et des propos prêtés à Tierno Bokar renforce cette impression :

« C'est par la puissance du Verbe que tout a été créé. En donnant à l'homme le Verbe, Dieu lui a légué une part de puissance créatrice. C'est par la puissance du Verbe que l'homme, lui aussi, crée... etc⁶². »

Certes, le Coran, lui-même Parole de Dieu, évoque souvent cet attribut divin de la Parole (*kalâm* – ou *kalimat* – *Allah*), mais la traduction par « Verbe » illustre plutôt une influence lexicale christianisante qui correspond bien aux choix politiques de Cardaire et aux enseignements de Monod.

Il y a pourtant une différence entre les deux éditions sur ce point. Celle de 1957 met clairement en évidence la référence chrétienne, en ajoutant à la suite du propos « Qui de nous ne pense, en écoutant ces mots, à la parole de Saint Jean : “in principio erat verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum” ». L'édition de 1980 a supprimé cette phrase finale, sans doute devenue trop « voyante » ou dépassée. De même, ce qui était « Paraboles » dans le document manuscrit et dactylographié de 1954 est devenu « Le Message » dans l'édition de 1957 et « La Parole » dans celle de 1980. Ces différents indices révèlent une certaine « déchristianisation » du texte, du moins de ses connotations les plus marquées, au profit d'une version que nous appellerons, faute de mieux, plus « musulmane », mieux adaptée à l'esprit et à la demande du public de l'époque, dans l'édition de 1980.

⁶² 1957, p. 72, repris dans 1980, p. 126, sans changement.

En se mettant au diapason du discours de Monod, Hampaté Bâ avait proposé un Tierno Bokar « Monod-compatible » – c'est-à-dire qu'il avait moulé progressivement son personnage, du moins en partie, dans le système de pensée propre à Monod : sorte d'effet miroir entre l'enseignement de Monod et celui de Tierno Bokar par la médiation de cet ouvrage commémoratif. Il semble assez clair que cette manière de présenter le saint de Bandiagara comme une sorte de « François d'Assise africain », attentif, par exemple, aux animaux comme Théodore Monod, végétarien, l'était à toute vie animale, fournit au lecteur occidental une image de saint musulman parfaitement évangélique.

Sous l'influence de Monod, une imprégnation s'est opérée. Hampaté Bâ était demandeur de modèles et de formes de discours, au point – nous le proposons comme hypothèse – d'adapter sa propre vision de son maître spirituel africain au langage de son nouveau guide professionnel et spirituel français.

Nous touchons là aux mystères de l'écriture d'Hampaté Bâ. Hampaté Bâ n'est ni un mémorialiste, ni un historien de métier, mais un écrivain. Ce serait sans doute une erreur de le considérer autrement. Il se donne, dans toute son œuvre, les licences de l'écrivain et du romancier. On pense aux traditions historiques du Mandé⁶³, constamment réinterprétées et remises en scène par les *jeli*, autour d'un scénario central relativement stable, en fonction du public destinataire. Il s'agit de transmettre des valeurs et des leçons, non de reproduire des choses du passé à l'identique. La transmission de l'enseignement oral de Tierno Bokar doit être conçue dans cet esprit. Comme pour *l'Empire peul du Macina*, Hampaté Bâ propose un produit fini mais ne livre guère ses secrets d'écriture.

Louis Brenner a déjà relevé certaines contradictions dans les explications données par Hampaté Bâ. Parlant des « Paraboles » :

« There is much more to be said about the recording of these texts, although the subject cannot be explored here in detail. For example, Hampaté Bâ said in an interview (Paris, 12 May 1978) that in 1933 he had written down these texts directly, because at that time he was unable to write in Fulfulde. This seems to contradict the fact that his 1938 manuscript of the ma'd-dîn was a translation from Fulfulde to French⁶⁴. »

Ainsi, le document dédié en 1954, intitulé « Paraboles », porte la mention « Recueillies et traduites du peul par Amadou Hampaté Bâ ». La version de 1957 comporte, en note, les précisions suivantes : « Dans la traduction de la parole de Tierno Bokar, largement

⁶³ Voir R. Austen (ed.), *In Search of Sunjata : the Mande Oral Epic as History, Literature and Performance*, Bloomington, Indiana University Press, 1999.

⁶⁴ L. Brenner, « Amadou Hampaté Bâ, Tijâni francophone », art. cité, pp. 295-296 (en note).

citée dans ce chapitre, nous nous sommes efforcés de suivre au plus près le texte peuhl, enregistré par les élèves du Maître » (1957, p. 72). Et enfin, dans l'édition de 1980 :

« Les récits et paroles qui vont suivre, je les ai recueillis personnellement de la bouche de Tierno Bokar auprès de qui j'ai vécu depuis ma plus tendre enfance. Je naquis, comme on dirait en Afrique, "dans ses mains". Combien de fois, lorsque j'étais tout petit, ne m'a-t-il pas promené sur son dos, dans la cour de mes parents ! Et que d'histoires merveilleuses il me racontait que je ne pouvais encore comprendre... Dès que j'eus atteint l'âge de sept ans, on me confia entièrement à lui afin qu'il prenne en main mon éducation religieuse... » (1980, p. 127).

Ici, c'est l'Afrique « traditionnelle » qui est évoquée à l'intention du lecteur : la cour, les histoires merveilleuses de l'oncle, l'âge de sept ans... Voici comment le conteur Hampaté Bâ tient, à chaque période, le langage de son public réel ou présumé. Fut-il le seul enregistreur, comme il le dit à différents moments, ou suivit-il l'« enregistrement » (que peut bien signifier concrètement ce mot ?) « par les élèves du Maître » ? Nous touchons là, encore une fois, aux secrets de la composition.

Quoi qu'il en soit, ce titre de « Paraboles » était bien le produit de cette « période Monod ». Que penser alors du contenu de ces propos prêtés à Tierno Bokar ? Une comparaison systématique des trois versions s'impose afin de mieux discerner les évolutions d'une décennie à l'autre. A notre connaissance, ce travail n'a pas encore été mené. On peut parfaitement admettre qu'il y eût un « noyau d'origine », aux limites sans doute instables, sur lequel Hampaté Bâ, dans les formes du récit oral, et dans sa liberté d'écrivain, a procédé à des opérations de sélection, de mise en forme et d'adaptation, voire d'« invention » dans l'esprit, ou non, du maître, selon des processus communs à bien des traditions religieuses (que l'on pense à la manière dont les enseignements du Christ ou du Bouddha Sakyamuni ont été recueillis et transmis). On ne saura donc jamais quelle fut exactement la parole originelle de Tierno Bokar ainsi médiatisée, et peut-être orientée, en tout cas adaptée, par son disciple.

On peut penser que le « noyau dur » de la pensée de Tierno Bokar se trouve dans la troisième partie, « L'enseignement » de l'édition de 1980, notamment la deuxième leçon, *Maddîn*, avec les dimensions arithmologiques et la méthode didactique à l'intention des illettrés. *Maddîn*⁶⁵ était précisément le titre du document originel transmis à Massignon (voir la lettre d'Hampaté Bâ à Monod du 19 octobre 1953 déjà citée⁶⁶). La deuxième partie de l'édition de 1980, intitulée « La Parole », est d'une autre facture. Elle est composée des paraboles, maximes,

⁶⁵ Sur la tradition pédagogique islamique connue en milieu peul sous le nom de *kabbe*, et dont le *maddîn* (*mâ al-dîn*) de Tierno Bokar apparaît très proche, voir L. Brenner, *West African Sufi...*, *op. cit.*, 1984, pp. 79-97.

⁶⁶ Cette partie est très proche, dans son contenu, de la « deuxième partie » de l'édition de 1957.

historiettes, scènes qui illustrent la pédagogie spirituelle de Tierno et soulignent ses vertus de tolérance et d'ouverture. C'est là que le disciple a pu prendre plus de libertés d'écriture. Il n'y a pas vraiment de références au christianisme ni à la Bible, sinon dans le modèle littéraire adopté, mais des propos comme « La Religion, celle que veut Jésus et qu'aime Mahomet, est celle qui, comme l'air pur, est en contact permanent avec le soleil de Vérité et de Justice, dans l'Amour du Bien et de la Charité pour tous⁶⁷ » entrent en évidente résonance avec les échanges d'Hampaté Bâ et de Monod. Les mêmes termes d'Amour et Charité figurent d'ailleurs aussi dans l'avant-propos de l'édition de 1980. Plus que ces seuls mots, c'est la tonalité d'ensemble de cette « parole » qui s'est adaptée à ce que peut recevoir le mieux le public européen.

Quant à la première partie de l'édition de 1980, elle contient une biographie du Maître et des éléments de l'histoire du hamallisme sous la forme d'un récit raconté qui emprunte aussi au texte imprimé de 1957. C'est là encore un autre registre. Il ne fait pas de doute qu'après de Tierno Bokar, Yacouba Sylla et d'autres, Hampaté Bâ avait accumulé de nombreux renseignements sur l'histoire du hamallisme, mais, selon son habitude, il ne nous livre guère de sources. Tel est l'ouvrage final de 1980.

Nous rejoignons la distinction établie par Louis Brenner entre l'enseignement ésotérique maddîn, qui fut le noyau primordial, et les « Paroles » prêtées au Maître. Dans le premier cas, Hampaté Bâ a sans doute transmis au plus près l'enseignement de ce dernier. Dans le second, il a répondu à une suggestion, celle de Monod d'abord, qui l'encourageait à reproduire les propos plus informels du Maître, d'en faire un livre d'histoires édifiantes, qui évoquent bien des exemples évangéliques et bibliques. C'est le génie d'Hampaté Bâ d'avoir ainsi dépassé son projet initial en construisant progressivement, sans doute à partir de bien des morceaux épars, un livre de sagesse. Monod était là pour lui proposer inspiration et modèles. Hampaté Bâ pouvait mobiliser dans ce cadre ses souvenirs et ceux d'élèves et de proches de Tierno Bokar. Avait-il lui-même pris des notes aussi abondantes aux pieds du Tierno ? Il est permis d'en douter. Le passage d'une édition à l'autre, la recomposition partielle de l'ouvrage, illustrent des changements de conjoncture.

La première édition visait surtout un public spécialisé de l'après-guerre, sans parler du lectorat intéressé du monde des « Affaires musulmanes », celui de l'administration coloniale. La seconde, dans la collection de poche « Points Sagesse », s'ouvrait à un lectorat cultivé français beaucoup plus large, servant ainsi une découverte valorisante de l'islam subsaharien, déjà révélé

⁶⁷ *Vie et enseignement...*, *op. cit.*, p. 159. Texte presque identique dans « Paraboles », version dactylographiée, 1954, p. 25, n° 49, avec une nuance dans l'expression, qui donne un exemple concret du travail d'écriture effectué : « celle que veut Jésus et que ne déteste pas Mahomet », disait la version de 1954.

au public français par *L'Islam noir* de Vincent Monteil, paru à ces mêmes éditions du Seuil (trois éditions : 1964, 1971 et 1980), et qui avait, en quelque sorte, « labouré » le terrain.

La première édition de *Tierno Bokar* montrait un personnage islamique pacifique dont la mise en exergue était politiquement opportune (« il nous a paru qu'une école se dessinait qui représentait l'enseignement de ce maître », est-il écrit, certainement sous la plume de Cardaire, en préface de l'édition de 1957, p. 7). La seconde édition médiatisait une sorte de saint François d'Assise africain, plus allusif qu'explicite, à l'intention d'une société française qui n'était pas habituée à une telle représentation de l'islam et qui, dans une perception progressivement mondialisée, se cherchait des maîtres à penser⁶⁸. Dans les deux cas, et de façon en quelque sorte croissante, Tierno Bokar devenait une icône originale dans le paysage religieux ouest-africain.

Conclusion

Que reste-t-il de cette influence omniprésente du Monod des années 1940 et 1950 ? Dans l'édition de 1980, Cardaire, « élève du grand anthropologue Marcel Griaule » (1980, p. 7), est honoré, Monod n'est pas nommé. Nous en ignorons les raisons. Si l'appui de Cardaire fut effectivement précieux pour la protection d'Hampaté Bâ à l'époque, comme ce dernier le rappelle dans l'avant-propos, il y a de quoi être surpris par ce silence sur Monod après avoir lu la correspondance envoyée à Théodore Monod, et les protestations de reconnaissance répétées d'Hampaté Bâ.

Louis Brenner évoque un tournant dans les relations entre Hampaté Bâ et Monod, qui serait survenu au cours de l'année 1946. Hampaté Bâ n'a pas quitté l'IFAN, mais il a pris un congé sans solde et est parti pour la Côte d'Ivoire. Il souhaite nouer des contacts, à Gagnoa, avec Yacouba Sylla, le dernier des grands hamallistes, qui est aussi fortement associé dans le parti RDA de Côte d'Ivoire aux côtés de Houphouët-Boigny. Le bruit est d'ailleurs revenu aux oreilles de Monod qu'Hampaté Bâ s'était mis au service d'Houphouët, et Monod l'a rappelé à ses devoirs. Dans une lettre du 30 septembre 1946, Hampaté Bâ répond fermement à son directeur. Il s'exprime assez librement sur sa situation et se justifie d'avoir accepté de travailler pour le compte d'Houphouët-Boigny à la récolte, au conditionnement et à l'expédition de noix de colas au Soudan. Il en vient à un propos sévère pour son mentor :

⁶⁸ Dans ce registre, on peut mentionner la première de *Tierno Bokar* que montèrent Peter Brook et sa compagnie, l'International Center of Theatre Creation (ICT), à l'université de Columbia en 2005, ainsi qu'un commentaire de Shawn-Marie Garrett, « In the case of Tierno Bokar, the resulting atmosphere evoked a cross between a monastery and a New Age spa », « Tierno Bokar » (review), dans le *Theatre Journal*, 58 (1), mars 2006, pp. 99-101 (The Johns Hopkins University Press).

« Permettez-moi de vous dire qu'il y a une chose qui n'a jamais eu de prix à vos yeux et dont vous arrivez même à vous passer sans vous gêner dans vos travaux : l'argent. Il n'en est pas de même pour tout le monde, et surtout pour moi qui, non seulement, suis père d'une nombreuse famille, mais les incomparables moyens d'actions dont vous me reconnaissez [sic] au Soudan m'y ont créé des charges lourdes... Tout se paie au Soudan et souvent plus cher qu'un Européen ne peut le deviner, surtout un Monod qui n'a aucun [un mot illisible : souci ?] dans le matériel⁶⁹. »

Les relations reprennent cependant comme à l'accoutumée, sans rupture particulière. C'était une première forme d'affirmation d'Hampaté Bâ face à Monod.

Quoi qu'il en soit, « saint Monod⁷⁰ » avait rempli son office et le disciple, qui avait désormais noué de multiples relations à Paris, prenait, seul, son envol. Il était élu, en 1962, membre du Conseil exécutif de l'Unesco⁷¹. La même année, l'édition nouvelle de *L'Empire peul du Macina*⁷² chez Mouton, véritable événement (une histoire de l'Afrique fondée sur la seule tradition orale), révélait vraiment le nouveau maître qu'était devenu Hampaté Bâ à un large public scientifique. On le voit collaborer alors activement avec différents chercheurs connus, entre autres avec Germaine Dieterlen⁷³. Mais l'effet Monod n'est pas terminé. Ce sera la préface d'Amkoullé par Théodore Monod en 1991, puis une édition posthume d'Hampaté Bâ, *Jésus vu par un musulman* (Paris, Stock, 1994). De tout cela, il reste une musique de tolérance, qui a certainement fait partie de l'enseignement de Tierno (dans quelle mesure et dans quel registre, se posera-t-on toutefois la question ?), mais qui porte aussi la marque à long terme de l'« effet Monod ».

Sur cet « effet Monod », sur le mimétisme du discours d'Hampaté Bâ par rapport à celui de Monod – qui culmine peut-être, à notre sens, avec les « Paraboles » de 1954 –, il convient d'éviter tout contresens. Amadou Hampaté Bâ accumule des ressources, des modèles, des expériences. La synthèse qu'il en fait est son œuvre littéraire propre. Il s'y comporte en intermédiaire culturel de talent. On a vu comment il a pu intégrer dans le personnage du *Sage de Bandiagara* des traits qui évoquent inmanquablement, pour ses lecteurs européens et occidentaux, des références évangéliques ou franciscaines. C'est là que nous touchons à la subtilité et à l'intelligence de son art d'écrivain formé aux disciplines de l'oral et de l'écrit,

⁶⁹ Hampaté Bâ à Monod, Yamoussoukro, le 30 septembre 1946. De larges extraits de cette lettre ont été publiés par Louis Brenner dans « Amadou Hampaté Bâ, Tijâni francophone », art. cité, pp. 309-310. Cela nous rappelle un propos analogue de Raymond Mauny qui nous disait que ses difficultés financières, au début de sa carrière, à l'IFAN de Dakar, n'intéressaient guère Monod.

⁷⁰ Rappelons que l'expression est d'Amadou Hampaté Bâ lui-même (Bamako, 16 avril 1946).

⁷¹ B. Sanankoua, « Amadou Hampaté Bâ (v. 1900-1991) », art. cité, p. 407.

⁷² A. H. Bâ et J. Daget, *L'Empire peul du Macina*, vol. 1 (1818-1853), Paris, La Haye, Mouton, 1962.

⁷³ A. H. Bâ et G. Dieterlen, *Koumen, textes initiatiques des pasteurs peuls*, Paris, Julliard, 1969.

attentif à la réception de son texte par son public. Hampaté Bâ ne s'est pas fait chrétien. A l'école de Monod, il a appris des langages et des codes, et reconnu des destinataires potentiels de la pensée du *tierno*. C'est dire que le maître Monod a été, pour lui, un passeur, non vers telle ou telle forme de christianisme, mais vers une formulation « œcuménique » qui est tout sauf syncrétique. Le message emprunte des formes connues ailleurs, mais il reste bien le message d'un *tierno* musulman authentique, et promu comme tel devant le public occidental. Lansine Kaba met en question cette démarche. Parlant du *Sage de Bandiagara*, il écrit :

« The character depicted in this book resembles Socrates in many respects. To the Socratic method of systematic doubt and patient questioning and teaching, the learned old man adds the high moral qualities inherent in Jesus Christ. The blending of the two spiritual fathers of the Western tradition into the person of an old Muslim teacher may be deliberate or accidental. Yet the implication is clear : Islam contains a philosophical enlightenment and a degree of spirituality comparable to those of European culture⁷⁴. »

C'est finalement bien vu. Pour autant, cette adaptation à des modèles culturels aussi prestigieux que Socrate (si tel est bien le cas) et Jésus-Christ ne prend jamais la forme d'un syncrétisme quelconque. S'il y a, en apparence, quelques formulations syncrétiques dans la correspondance déjà citée et les enthousiasmes d'Hampaté Bâ pour la Bible, pour les Psaumes de David et pour les Évangiles, dans l'ouvrage mûri et fini c'est bien un musulman qui parle et s'exprime. Les paraboles et les historiettes édifiantes prêtées à Tierno Bokar peuvent prendre une forme littéraire empruntée ailleurs (c'est notre hypothèse), mais c'est au service d'une apologétique musulmane qui se sert de moyens neufs pour trouver un public neuf. Si Monod a joué un rôle, c'est bien dans cette transmission-là. Pour le reste, le « noyau dur », constitué par le *Maddîn* et l'« arithmosophie », ne lui doit rien.

La biographie du *Sage de Bandiagara* se présente finalement comme un palimpseste, ouvrage plusieurs fois remis sur le métier, plusieurs fois encadré et recadré, composé de strates successives. Mais l'essentiel était acquis : l'enseignement ésotérique du Maître était passé dans le domaine public, soit une cinquantaine de pages (1980, pp. 190-239 – sur 254), assez hermétiques pour le commun des lecteurs, mais qui, assorties du récit des tribulations du Maître et de ses paroles de sagesse venues « d'une modeste case de terre séchée, au cœur de l'Afrique noire, en 1933 » (1980, p. 159), prenaient désormais assez de valeur pour être publiées dans la prestigieuse collection des éditions du Seuil « Points Sagesse ». « Saint Monod » n'avait été

⁷⁴ L. Kaba, *The Wahhabiyya...*, op. cit., 1974, p. 22 (cité aussi par L. Brenner, *West African Sufi*, op. cit., p. 7).

qu'une étape, on dirait presque de « jeunesse », dans la vie d'un disciple dans sa quarantaine. Le silence sur Monod dans l'édition de 1980 est à lire en creux. Il avait tellement compté⁷⁵ !

Hampaté Bâ allait faire de cette célébration, assurément sincère, de son oncle et maître Tierno Bokar un instrument de sa propre légitimation islamique aux yeux des Occidentaux. L'hagiographe était à l'affût d'initiations, de références religieuses et de reconnaissances occidentales capables de nourrir ses ambitions de « Shaikh⁷⁶ », auquel les disciplines traditionnelles, absentes de son curriculum, ne lui permettaient pas de prétendre. Hampaté Bâ n'a d'ailleurs cessé d'emprunter des outils et des idées à ses référents français. On a vu son usage de la revue *Eudia*. On vient de suivre son long compagnonnage avec Monod. On découvrira plus tard ses rapports avec des obédiences maçonniques⁷⁷, d'ailleurs théistes et non laïques. Explorer, visiter et s'approprier des outils intellectuels issus de ses rencontres livresques ou personnelles, notamment dans le domaine des spiritualités et de l'ésotérisme, a constitué l'une de ses méthodes conscientes d'accumulation de capital intellectuel, au profit de laquelle Monod représenta, pendant une période donnée⁷⁸, une pièce maîtresse dans cette démarche.

Des talents multiples, autres que le '*ilm*, la science islamique, ont ainsi fait de l'obscur commis expéditionnaire de Bamako un médiateur culturel introduit à l'Unesco, un entrepreneur de spiritualité, ainsi qu'un conseiller politique, un moment influent, auprès du président Houphouët-Boigny. Le dialogue autour de la figure de Tierno Bokar, au contact de Théodore Monod, représenta, croyons-nous, pour Amadou Hampaté Bâ, tout au long des années 1940 et jusqu'au début des années 1950, l'étape initiatrice et formatrice, dans la construction de son personnage et de son capital charismatique.

⁷⁵ Louis Brenner note, chez Amadou Hampaté Bâ, un goût du secret qui peut éclairer aussi ses silences : « In fact, whenever I did ask direct questions about him, he made it very clear that he did not want to talk about himself... He was deeply reticent to talk about himself » (L. Brenner, « Amadou Hampaté Bâ, Tijâni francophone », art. cité, p. 290). C'est sans doute l'héritage d'une vie riche en expériences contrastées autant que d'une approche soufie et initiatique de l'existence humaine.

⁷⁶ L. Brenner, « Amadou Hampaté Bâ, Tijâni francophone », art. cité, pp. 321-322.

⁷⁷ Voir M. Devey, *Hampaté Bâ : l'homme de la tradition*, op. cit., et B. Sanankoua, « Amadou Hampaté Bâ (v. 1900-1991) », art. cité, p. 404.

⁷⁸ La dernière lettre d'Hampaté Bâ à Monod qui parle de l'édition de Tierno Bokar, du moins dans ce corpus de lettres, est datée du 19 octobre 1953 et la dédicace des « Paraboles » est datée du 3 février 1954. On peut y voir la fin de ce « cycle Monod » commencé dès 1938, par correspondance, puis en 1941 par contact direct.